2144845

Michel Lobrot

L'ANTI-FREUD

Presses Universitaires de France

ISBN 2 13 047428 4

Dépôt légal — 1re édition : 1996, avril

© Presses Universitaires de France, 1996
108, boulevard Saint-Germain, 75006 Paris



Sommaire

Résumés des chapitres IX

CHAPITRE 1 /*Grandeur et misère de la pratique freudienne* 1

Le grand méchant loup, 2
Quand traduire signifie trahir, 5
Un impressionnant florilège, 7
Une aventure tragi-comique, 12

CHAPITRE 2 /*Le point aveugle de la méthode freudienne* 17

Le principe associationniste, 20
Le mécanisme de la mémoire, 23
L'inconscient contre le conscient, 28
L'expérience intérieure, 31
Le principe de centralité, 35
Une théorie de la conscience, 38

CHAPITRE 3 /*L'invention du système freudien* 47

Les activités psychologiques clandestines, 52
On revient à la possession, 54
La promotion de la sexualité, 57
Un tournant décisif, 61
Des problèmes essentiels, 66
La prédominance du sexe dans la théorie, 69
Sortir du monisme, 72
Retour sur les mécanismes de base, 75

CHAPITRE 4 /*La réalité de l'inconscient* 81

Une théorie du psychisme, 83
La dimension du sentir, 84
La dimension de l'agir, 87
Les mystères du rêve, 93
Comprendre la mémoire, 98
Retour à l'inconscient, 103
L'automatisme psychologique, 108
Les données immédiates de la conscience, 115

CHAPITRE 5 /*Psychologie de l'erreur* 123

La confrontation avec l'erreur, 123
La certitude de l'erreur, 126
L'avenir de la science, 129
Les racines de l'erreur, 133
L'attrait du nihilisme, 136
Les pères fondateurs, 140
La construction darwinienne, 144
Une dérive de la biologie, 150
La construction marxienne, 153
Un travail d'exorcisme, 158

CHAPITRE 6 /*Regard sur l'homme Freud* 167

Les origines familiales, 167
Le départ dans la vie, 169
Une double vocation, 173
Une illustration du schéma adlérien, 176
L'insécurité dans la vie professionnelle, 179
Les ambitions d'un conquistador, 183
Les racines de la pensée, 185

Index 189

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F.

« Foolety Sir, walk about the orb like the sun.
It shines every where. »[1]

William Shakespeare,
in *Twelfth Night*, III, I.

1. « La folie, Monsieur, fait le tour du globe, comme le soleil. Elle brille en tous lieux. »

Résumé des chapitres

CHAPITRE 1

On montre que la pratique freudienne à base d'interprétation a littéralement envahi le champ de la psychologie et de la psychothérapie depuis un siècle. Cette pratique ne va pourtant pas dans le même sens que les intuitions initiales de Freud, qui visaient à établir une authentique parole à l'intérieur du champ social.

CHAPITRE 2

La méthode interprétative est justifiée par le recours à l'inconscient, au sens freudien du terme, qui n'est pas identique au sens qu'on donne généralement à ce terme. Il faut donc reconsidérer en profondeur cette notion d'inconscient, ce qui est un des buts principaux de ce livre. On montre que l'inconscient, au sens freudien, découle directement de la méthode associative, d'une part, et, d'autre part, d'un rejet de l'expérience intérieure. Cela aboutit à une construction que l'auteur rejette en justifiant sa position.

CHAPITRE 3

Ce chapitre a pour objet de montrer à l'œuvre la méthode associative, dans la construction par Freud, de son système. On montre comment tout découle de ce premier postulat, depuis la place centrale qui est donnée à la sexualité jusqu'à l'établissement des notions centrales de ça, moi et surmoi.

CHAPITRE 4

L'auteur reprend le problème de l'inconscient, en essayant de voir quel sens on peut légitimement donner à ce terme. Il établit qu'il faut en réalité distinguer deux sens

radicalement différents de la notion de conscience. Seul un de ces deux sens est susceptible de déboucher sur une l'idée d'inconscient. Il analyse cette idée. Toute cette démonstration l'amène à présenter une conception nouvelle du psychisme dans son ensemble.

CHAPITRE 5

Si le système freudien est une grande erreur introduite dans la pensée occidentale, comme l'auteur tente de le démontrer, il faut expliquer comment une telle erreur est possible, à quelles motivations et à quels mécanismes elle obéit. Cela amène à construire une théorie de l'erreur qui est nouvelle, même si elle s'appuie sur des élaborations d'auteurs contemporains. On montre aussi la parenté qui existe entre les trois pères fondateurs de la pensée moderne: Darwin, Marx et Freud.

CHAPITRE 6

Par rapport à ce problème de l'erreur il apparaît que l'équation personnelle de celui qui la formule a une importance capitale. Cela est vrai naturellement pour Freud. Dans cette optique, on examine la vie de celui-ci et on montre les rapports entre cette vie et la pensée précédemment décrite.

Chapitre 1

Grandeur et misère de la pratique freudienne

Encore revenir à Freud. Une fois de plus. Cela a quelque chose de fatigant. Il y a déjà dix mille livres qui ont été écrits sur Freud. Pourquoi en écrire un de plus ?

C'est précisément à cause de cela. Il faut s'interroger sur cette popularité, sur ce phénomène social. En tant que phénomène social. Ce qui ne veut pas dire qu'on mette de côté l'aspect intellectuel. Non, justement, il faut se demander pourquoi quelqu'un qui a nagé avec tant de bonheur dans le ciel des idées pures a été tellement suivi, exalté, adulé par une masse qu'on dit ignorante et terre à terre ? Voilà mon sujet d'où vient qu'un penseur qui se veut un penseur pur, un théoricien du psychisme profond, un analyste des arcanes de l'être humain soit aussi populaire qu'un joueur de football ou une vedette de la télévision ? A mon avis – ici j'anticipe, mais quand on écrit un livre, on a déjà dans la tête tout ce qu'on sera amené à dire, tout le propos qu'on développera par la suite –, à mon avis, donc, pour comprendre ce phénomène qu'on peut qualifier de social, il faut se référer aux théories freudiennes. Freud a eu cette influence par ses théories.

Pas seulement à cause d'elles ! Il a aussi été l'inventeur d'une pratique. Mais, là, il est moins original. Ce n'est pas lui seul mais une quantité de gens qui, à la fin du XIX^e^ siècle, se sont mis à aborder autrement leurs semblables dans une perspective d'aide et de thérapie. Par contre, il est seul à avoir formulé la théorie de l'inconscient et c'est par là qu'il est devenu populaire.

A la limite, nous avons affaire avec un phénomène de masse. Un peu le genre de problème que Le Bon posait à sa manière[1]. Les disciples de Freud (mais il ne s'agit même pas de ses disciples, on n'a pas besoin d'être son disciple pour répéter les slogans sur l'inconscient ; tout le monde le fait) certes ne descendent pas dans la rue, comme les masses que Le Bon observait avec frayeur, comme s'il avait assisté à la ruée des barbares sur l'Occident. Ils ne descendent pas dans la rue, mais ils font mieux. Ils se contentent de penser tous, dans leurs petites maisons, chez eux, avec leurs femmes et leurs enfants, sans faire de bruit, de la même manière. Comment pourraient-ils faire autrement puisque penser de cette manière est devenu une chose obligatoire ?

Ici, je m'arrête, car j'entends les soupirs, que je connais bien, de tous ceux qui, fatigués que je les harcèle avec mes mises en garde sur le freudisme, profèrent : « Le voilà qui vient encore nous rebattre les oreilles avec le freudisme. Qu'est-ce qu'il lui a donc fait, ce pauvre Freud ? Est-ce qu'il ne serait pas en train de tuer son père ? » Merveille du freudisme qui récupère et neutralise immédiatement toute opposition, qui possède toutes les parades possibles à toutes les attaques possibles ! Cela aussi fait partie du phénomène que je vais essayer de comprendre.

Le grand méchant loup

Je ne peux pas me dispenser d'exposer les raisons que j'ai de m'attaquer à Freud. Je ne peux pas me permettre de passer, sans crier gare, à l'analyse des causes de ce que je considère comme un phénomène social. C'est aussi une façon de motiver mes lecteurs, qui probablement ne voient pas les dangers du freudisme et sont prêts à donner à Freud « le bon Dieu sans confession ».

Mais d'abord, rendons à Freud tout l'hommage qu'on lui doit. Soyons juste, sous peine de passer pour sectaire.

Une anecdote suffira à mesurer l'importance de Freud dans l'histoire contemporaine. En mai 1934 – Freud a 78 ans – le poète italien Giovanni Papini vient rendre visite à Freud à Vienne et lui apporte,

1. G. Le Bon, *Psychologie des foules*, 1895.

en signe d'amitié, une petite statuette de l'époque hellénistique, représentant Narcisse. Freud, d'après Lydia Flemm[1], qui rapporte l'événement, déclare à son visiteur :

> « Votre visite est une grande consolation. Vous n'êtes ni un patient, ni un collègue, ni un disciple, ni un parent. »

Il lui aurait alors parlé « librement », ajoute Lydia Flemm, et avoué qu'il n'était en vérité qu'un scientifique « par nécessité et non par vocation », que sa nature le conduisait à être un artiste et que s'il n'avait pas choisi la littérature, c'est parce qu'il avait été pauvre.

> « Depuis mon enfance, mon héros secret, c'est Goethe (...). Je n'ai rien fait d'autre que forcer mes patients à agir comme Goethe. La confession, c'est la libération, et telle est la cure psychanalytique (...). J'ai été capable de vaincre mon destin d'une manière indirecte et j'ai réalisé mon rêve : rester un homme de lettres sous les apparences d'un médecin. » (p. 204).

Définir la cure psychanalytique comme une « confession » et évoquer à ce propos l'image de Goethe, cela revient, de la part de Freud, à reconnaître qu'il veut introduire, dans la culture moderne, une nouvelle forme de rapport humain, fondé sur l'ouverture et la communication. Freud dit aussi que cela a été pour lui l'essentiel, puisqu'il ne se définit pas comme un scientifique mais comme un artiste ou comme un homme de lettres.

Et en effet, je pense que Freud a été un révolutionnaire, dans le sens positif du terme, essentiellement par sa contribution à l'invention et à l'expansion d'une nouvelle forme de rapport entre les êtres humains, dont la psychothérapie n'est qu'une application. Il l'appelle « confession », mais on devrait plutôt l'appeler transparence, échange, partage. C. Rogers, en élaborant la notion d' « empathie », est, sous cet aspect, dans le droit fil de la tradition freudienne.

Si on reconnaît cela, et il faut évidemment le reconnaître et insister là-dessus autant qu'on le doit, on ne peut qu'être stupéfait, en constatant que Freud est aussi celui qui a préconisé et défini la méthode relationnelle la plus contraire à toute ouverture sur l'autre, à toute reconnaissance de l'autre dans sa spécificité, à toute relation véritable avec l'autre, à savoir la méthode interprétative.

Je vais revenir sur cette méthode et je vais essayer de montrer son

1. L. Flemm, *La vie quotidienne de Freud et de ses patients*, Paris, Éd. Hachette, 1986.

importance capitale non seulement comme méthode relationnelle, mais comme base des constructions théoriques freudiennes. Pour l'instant, restons-en à notre étonnement et au constat de cette contradiction, qu'il faudra naturellement expliquer.

Comment le penseur, qui a été le ténor de la relation à l'autre, peut-il être en même temps le théoricien (et aussi le praticien) du déni de l'autre ?

Tentons tout de suite une hypothèse. Celle-ci trouve une confirmation dans la vieille formule des moralistes latins : *« corruptio optimi pessima »* (la corruption du meilleur est la pire). Quand on invente, comme le fait Freud, une nouvelle pratique et quand on s'aperçoit que cette pratique est dangereuse et pleine de risques (« Je leur apporte la peste »), on ne peut s'empêcher de susciter immédiatement le contre-feu, à savoir la pratique la plus opposée à celle qu'on vient d'inventer, qui aura la vertu de neutraliser tous les effets négatifs de la pratique précédente.

Il y a évidemment là une contradiction. Mais celle-ci, comme je viens de le montrer, est utile, remplit une fonction. Le problème est de la faire admettre. Si on est habile, on présentera le contre-feu ou ce qu'on pourrait appeler la « contre-pratique » (la pratique interprétative), comme découlant logiquement de la découverte initiale et comme cohérente avec elle, ce que Freud fait d'une manière magistrale. Ainsi, on mettra de son côté, tout en restant un homme de progrès, tous ceux qui sont prêts à « tirer sur le pianiste », c'est-à-dire les conservateurs les plus endurcis, les ennemis de l'humanité les plus irréductibles. Freud a aussi réussi cet exploit. Il est un des supports les plus solides de l'Establishment, de tous les défenseurs de l'ordre moral, de tous les adorateurs du passé.

Voilà ce qui, évidemment, me pousse à écrire ce livre. Je voudrais arriver à pénétrer au cœur de cette contradiction, ce qui doit m'amener obligatoirement :

1 / à comprendre le processus qui mène à ce genre d'erreur ;
2 / à comprendre l'impact social d'une telle erreur, lequel fait d'ailleurs partie intégrale de la genèse même de l'erreur ;
3 / tenter de rétablir, si c'est possible, une certaine vérité sur les sujets théoriques dans lesquels ce type d'erreur a produit des ravages, c'est-à-dire proposer une alternative à la construction freudienne.

C'est une grande ambition, que je vais essayer, tant bien que mal, de réaliser.

Quand traduire signifie trahir

Je vais essayer de définir ce qu'on entend par « pratique interprétative ».

Le mot interprétation ne doit pas s'entendre au sens d'expliquer, comprendre, rendre raison, qui est son sens habituel, mais au sens de traduire. L'interprétation, telle que Freud l'entend, est une opération de traduction. Elle consiste à considérer qu'un contenu psychologique donné, par exemple un rêve, un désir, un fantasme, un projet, une opinion, qui apparaît au sujet lui-même d'une certaine manière ou sous une certaine forme, n'est pas en réalité ce qu'il paraît être. Il est en fait autre chose, que seul un interprétateur extérieur, sorte de traducteur juré, expert dans l'art d'interpréter, est capable de rétablir dans son véritable sens.

Par exemple, je rêve et je vois, dans ce rêve, mon père ou ma mère ou un ami ou n'importe qui, et l'interprète me dit qu'en fait le personnage que je vois n'est autre que moi-même. C'est un double de moi-même, contrairement à ma croyance spontanée. Ou encore, pour prendre un exemple dans le matériel de Freud, je recherche le nom de quelqu'un et je suis malheureux de ne pas le trouver ; je fais des efforts désespérés pour y arriver. Je retrouve un autre nom, mais je sais que ce n'est pas celui que je recherche. En réalité, me dit l'interprète, vous ne cherchez pas ce nom. Et non seulement vous ne le recherchez pas, mais vous le fuyez, pour des raisons liées à la sexualité ou pour d'autres raisons. Dieu merci, je le retrouve, si j'attends un petit peu que son substitut se soit effacé. Pourquoi le retrouves-je, si je faisais tout pour le rejeter ? Ou encore, pour prendre encore un exemple donné par Freud *(Psychopathologie de la vie quotidienne)*[1], je suis devant la porte d'un ami chez qui je vais, et au lieu de sonner je tire mes propres clefs de ma poche. Très vite, je m'aperçois que je fais une erreur ; je rentre mes clefs et je sonne effectivement à la sonnette de la maison. L'interprète me dit que ce n'est pas une erreur, contrairement à ce que je crois. En fait, mon véritable désir, que cet acte révèle, est de m'approprier la maison de cette personne, de la considérer comme mienne.

1. S. Freud, *Psychopathologie de la vie quotidienne*, Paris, Éd. Payot, 1972.

Curieux sentiment quand il s'agit, comme c'est le cas pour Freud en visite chez des malades, de maisons de clients, qui n'ont rien de particulièrement attirantes. Encore plus curieuse apparaît cette interprétation si, comme cela fut mon cas récemment, je tire les clefs de mon appartement pour pénétrer dans la chambre de l'hôtel où je me trouve de passage. Je n'ai pas besoin de m'approprier une chambre, qui, de toute façon, est la mienne.

Dans tous ces exemples, qu'on pourrait multiplier, le schéma est le même. Il s'agit du fait que quelqu'un – éventuellement le sujet lui-même – connaît mieux un certain état psychologique que celui qui est en train de le vivre ou qui l'a vécu. Il y aurait donc erreur dans la perception même, dans la saisie même, ici et maintenant, de l'acte en train de se produire. Quelqu'un pourrait s'introduire de l'extérieur, comme un démon, et venir lire dans les pensées de celui qui est en train d'agir, mieux que lui-même pour ainsi dire et contre ce qu'il croit.

N'importe quel individu raisonnable aura tendance à penser que cette façon de considérer les choses est insensée, et aura raison. Cependant, depuis que Freud est passé par là, nous ne réagissons plus comme cela. Nous pensons que cette façon de voir les choses est légitime, car nous sommes capables de donner de cela une explication, ce qui est la preuve que la raison peut rendre déraisonnable. Nous disons en effet, comme par un réflexe, que ce motif, cette intention, ce but exprimés par l'interprète et non visibles pour moi, étaient (ou sont) inconscients. Voilà le mot lâché, le « sésame, ouvre-toi ». Il suffit de dire que c'était inconscient, pour que cela soit.

Malheureusement, cela aussi est une supercherie. L'inconscient, au sens de Freud, n'est pas l'inconscient tel qu'on l'entend ordinairement, c'est-à-dire une part obscure de nous, non accessible directement à notre connaissance, comme l'oubli ou l'état de sommeil des souvenirs ou l'impossibilité de comprendre les lois de la vie psychologique. C'est un inconscient-réservoir, un anti-conscient, comme nous le verrons, dont l'existence ne peut être établie que si on procède à une opération incapable de fonder une telle réalité, à savoir une opération d'association. Je vais examiner en détail par la suite en quoi consiste cette opération d'association, qui est à la base de toute la pensée freudienne. Pour l'instant, je me contente de décrire cette activité interprétative que le freudisme a introduite dans le domaine psychologique et qui découle de la croyance à l'inconscient, au sens de Freud.

La pratique interprétative a envahi littéralement tous les domaines, tous les lieux où s'effectuent les nouvelles activités sociales que j'ai

évoquées, à savoir les activités sociales d'aide, de psychothérapie, de soutien psychologique. Elle les a profondément perverties. Ces pratiques sociales, au lieu d'être centrées sur ceux qu'on cherche à aider, pour les entendre, les comprendre et les accompagner, ne sont, la plupart du temps, que des moyens de satisfaire les préjugés théoriques, les peurs ou les désirs de pouvoir de l'interprétateur.

On va dire que j'exagère, que je pousse au noir. Je ne crois pas. Je vais essayer de montrer les formes qu'ont prises ces pratiques interprétatives, depuis que Freud les a popularisées, et on reconnaîtra facilement, je pense, des modes de pensée et d'intervention absolument courants.

Un impressionnant florilège

A vrai dire, il suffit de se baisser pour ramasser. Depuis les écrits de Freud, c'est-à-dire pratiquement le début du siècle (exactement un siècle), la pratique interprétative s'est tellement répandue qu'on la rencontre partout. Je me contenterai de donner quelques exemples.

Un des premiers à l'avoir pratiquée systématiquement est quelqu'un qui l'a appliquée à la vie de Freud lui-même, ce qui n'était que justice. Je veux parler d'Ernest Jones, biographe attitré de Freud excellent historien, qui a raconté la vie de Freud comme personne probablement ne le fera jamais, mais sans nous épargner les divagations que son maître lui avait apprises[1].

A propos de la névrose que Freud aurait manifestée autour de ses 40 ans, Jones déclare :

> « Nous savons que finalement, ce chemin (la névrose de Freud), aboutit à la découverte inattendue d'une hostilité profondément enfouie à l'égard de son père. Et quelle meilleure protection trouver contre une obscure terreur que celle d'un autre père (il s'agit de Breuer à qui Freud vouera longtemps une grande admiration, M. L.) à qui même l'on obéisse, cette attitude étant la répétition, précoce, à l'égard du père réel » (p. 338).

Puisqu'il s'agit en fait d'un raisonnement, raisonnons ! On ne voit vraiment pas en quoi le fait de substituer au père réel un autre père, envers qui on a la même attitude qu'envers le premier, peut constituer

1. E. Jones, *La vie et l'œuvre de Sigmund Freud*, Paris, Éd. PUF, 1958.

une protection puisqu'on ne fait que reporter sur l'autre les mêmes sentiments que ceux qu'on avait envers le premier. Il faudrait au moins que ces « déplacements », qu'on attribue généreusement au sujet étudié, servent à quelque chose.

Jones y revient dans un autre passage :

> « Sa rancœur, dit-il, (à l'égard de Breuer) devait se trouver renforcée par des poussées subjectives venues de l'inconscient par une sorte de transfert de figures du passé – dont la principale était celle de son père » (p. 339).

Ce qu'il y a de merveilleux avec ces explications, c'est qu'elles évitent d'avoir à rechercher, d'une manière précise et « phénoménologique », ce qui a pu déterminer, par exemple, la rancœur. Le schéma du père est là, tout prêt pour être utilisé.

Dans un autre passage, les choses ont l'air de se compliquer.

> « Dans ses jeunes années, dit-il, Freud s'était trouvé dans l'impossibilité de détester son père et la tendresse que ce dernier lui inspirait avait pu dissimuler son hostilité. Une solution analogue restait encore possible mais la réalité extérieure la lui interdisait, à moins pourtant qu'il n'arrivât à "décomposer" le personnage paternel en deux parties, l'une "bonne" l'autre "mauvaise". C'est ainsi que la haine se trouva dirigée vers Breuer et la tendresse vers Fliess, les deux sentiments étant portés à un degré excessif par rapport aux mérites et aux défauts des personnages en question. Nous savons que, chez Freud, la tendresse et le haine pouvaient aller de pair » (p. 339).

Là, les choses deviennent beaucoup plus graves, car on tombe dans des aberrations psychologiques.

Première aberration : l'idée que des sentiments de tendresse peuvent être traduits automatiquement, spontanément en sentiments de haine, sous prétexte que la tendresse et la haine souvent s'accompagnent. Avant de procéder à une telle réduction, il faut au moins s'assurer que cela colle avec la réalité, et l'invocation incantatoire au dieu « inconscient » ne suffit pas. On mesure les dégâts qu'une telle attitude peut produire dans une cure thérapeutique, où il est tellement important de ne pas dire n'importe quoi. Deuxième aberration : l'argument subtile et inutile consistant à inférer l'action de l'inconscient sous le prétexte que le sujet « exagère », ou, en l'occurrence, que les attitudes de Freud ne correspondent pas aux « mérites » de ses deux figures de référence. N'importe quel psychologue, même novice, sait que les mérites objectifs n'ont rien à voir dans l'affaire et que tout dépend des

mérites subjectifs que la personne attribue à ceux qu'il aime. Il n'y a pas que le père avec qui on « exagère ».

Continuons dans cette exploration qui n'a pas fini de nous réserver des surprises. Toujours à propos des relations avec Fliess (ami très cher de Freud avec qui il finit par se brouiller), Jones déclare :

> « L'excessive inquiétude ressentie par Freud à la moindre indisposition de son ami, ses craintes sinistres quand une lettre se faisait attendre, ne sauraient s'expliquer par la pente naturelle de perdre une personne ayant à ses yeux une telle importance psychologique. Il ne faut voir là qu'une manifestation bien connue de désirs hostiles inconscients » (p. 343).

Nous touchons là, presque comme dans une radiographie, le procédé associatif que nous analyserons plus loin comme la méthode freudienne de base. Il n'y a aucune raison, strictement aucune, de voir dans la peur qu'il arrive malheur à son ami un désir détourné que cela lui arrive, sinon la similitude formelle qui existe entre l'objet de cette peur et l'objet de ce désir. Conclure de l'un à l'autre est non seulement un paralogisme mais un irrespect profond de la subjectivité de l'autre, à qui on attribue le sentiment que précisément il rejette le plus. Si l'autre réagit à cela, par exemple dans une thérapie, il ne suffira pas de lui répondre par un ricanement entendu.

Les interprétations de Jones, Freud, malheureusement, se les servait à lui-même, ce qui ne leur ajoute aucun poids de vérité mais contribue à nous renseigner sur les sentiments conscients de Freud, quand il fait ce genre d'opération. Jones évoque la « phase névrotique » que Freud traverse en juin 1897 et déclare :

> « Écrire la moindre ligne lui était un supplice et une semaine plus tard, le 18 juin, il dit de cette inhibition qu'elle a un caractère vraiment pathologique ; mais il ne tarde pas à en découvrir le motif : elle avait pour but de gêner ses relations avec Fliess » (p. 357).

Nous trouvons là, presque à l'état pur, un des procédés qui sera les plus employés dans la pratique interprétative, à savoir l'assimilation d'un résultat avec une finalité. Sous prétexte que telle chose se passe pour moi-même ou pour un autre, en conséquence d'une certaine action, je déclare qu'elle était voulue, recherchée, bien que cela ne corresponde à aucune expérience intérieure. Là encore, l'assimilation logique (à savoir la similitude entre les deux phénomènes considérés) fonde une assimilation psychologique, qui n'en découle en aucune manière. Ce procédé sera énormément employé pour rendre intentionnels les états pathologiques physiques, tels que maladies, accidents,

etc. S'il vous arrive telle ou telle maladie, c'est qu'inconsciemment vous l'avez voulue. C'est ainsi qu'on culpabilise un enfant. S'il pisse au lit, c'est pour embêter sa mère. Il y a certes, là derrière, des mécanismes inconscients, mais pas au sens de Freud (j'y reviendrai à la fin de ce livre).

L'exemple suivant va nous montrer que ces exercices intellectuels, qui pourraient passer pour innocents, ne le sont pas tellement, comme nous aurons l'occasion de le montrer plus amplement par la suite.

> « Freud, déclare Jones, (octobre 1897) nous fait connaître (...) l'histoire de sa vieille nourrice, cause, pense-t-il, de la plupart de ses troubles ; le souvenir resurgit du bain qu'elle lui avait fait prendre dans une eau rougie où elle s'était elle-même baignée, détail particulièrement convaincant » (p. 358).

Jones, comme Freud, sont trop facilement convaincus par rapport à des faits qui pourraient conduire la nourrice (« cause » de la plupart des troubles de Freud) devant un tribunal. Les juges, heureusement, sont plus exigeants que les psychologues.

Un autre exemple tiré, celui-ci, non pas de Jones mais d'un des commentateurs les plus reconnus de la pensée freudienne, lacanien de surcroît, P. Kaufman, dans son livre *L'apport freudien*[1]. L'auteur cite un texte de Freud, qu'ensuite il commente.

> « Quand je vois surgir dans le rêve non pas mon Moi, mais une personne étrangère, je dois supposer que mon Moi est caché derrière cette personne grâce à l'identification. Il est sous-entendu. D'autres fois, mon Moi apparaît dans le rêve et la situation où il se trouve me montre qu'une autre personne se cache derrière lui grâce à l'identification. Il faut alors découvrir par l'interprétation ce qui est commun à la personne et à Moi et le transférer sur le Moi. Il y a aussi des rêves où le Moi apparaît en compagnie d'autres personnes qui, lorsqu'on résout l'identification, se révèlent être mon Moi. Il faut alors, grâce à cette identification, unir des représentations diverses que la censure avait interdites. Ainsi je peux représenter mon Moi plusieurs fois dans un même rêve, d'abord d'une manière directe, puis par identification avec d'autres personnes. Avec plusieurs identifications de cette sorte, on peut condenser un matériel de pensées extrêmement riche » (p. 249).

Quelles que soient les raisons qu'on puisse avoir de refuser la réalité telle qu'elle est donnée, et encore plus si ces raisons sont tirées

1. P. Kaufman, *L'apport freudien*, Paris, Éd. Bordas, 1993.

d'une théorie dont nous allons voir le caractère aberrant, il n'est jamais possible de dire que ce qui est donné n'est pas ce qui est donné (le moi à la place d'une autre personne, par exemple), que c'est en fait autre chose, de le remplacer par un élément qu'on estime préférable. Cela n'est rien d'autre que de la manipulation, et de la pire espèce. Aucune théorie ne peut justifier cela.

Finissons par un exemple illustrant une méthode thérapeutique, avec les effets que cela peut avoir sur les sujets traités. Françoise Dolto, spécialisée dans la psychanalyse pour enfants, où s'étaient déjà illustrés Melanie Klein et d'autres, publie en 1984 un ouvrage intitulé *L'image inconsciente du corps*[1] où elle explique sa méthode. D'emblée elle se situe dans une perpective causale, ce qui lève toute ambiguïté.

> « Au début de ma pratique en psychanalyse d'enfants (1938), dit-elle, (...) je proposai aux enfants – désireux de comprendre avec moi ce qui était la cause en eux, à leur insu, des difficultés de vivre qu'ils connaissaient – du papier, des crayons de couleur ; puis plus tard, j'ajoutai de la pâte à modeler (...). Ce qui, chez les adultes se déchiffre à partir de leurs associations d'idées sur un rêve raconté, par exemple, peut s'illustrer, chez les enfants, par ce qu'ils disent sur les graphismes et les compositions plastiques, supports de leurs fantasmes et de leurs fabulations dans leur relation de transfert » (p. 7-8).

Remarquons tout de suite que la méthode associative est censée, comme chez Freud, pouvoir nous faire pénétrer dans les causalités psychologiques, ce qui est évidemment impossible.

L'auteur donne ensuite de nombreux exemples, qui nous confirment dans l'inanité de telles explications. En voici un, choisi pour son caractère exemplaire. Il s'agit d'un enfant de huit ans (Gilles) qui « avait la hantise des angles meurtriers ». Il explique en effet à la thérapeute que :

> « les angles saillants et les angles rentrants, les angles des murs et des meubles, étaient par lui fantasmés comme lançant des flèches. Les bissectrices des angles étaient porteuses de flèches et le problème était que, s'il se trouvait à la rencontre de trois flèches, à leur intersection, il risquait d'être transpercé et de mourir sur le champ » (p. 53).

Cet enfant, quand il avait trois ans, avait subi la « débâcle » au cours de laquelle ses parents avaient eu un accident de voiture ; peu de temps après, il avait failli se noyer. Toujours durant la guerre, il avait

1. F. Dolto, *L'image inconsciente du corps*, Paris, Éd. du Seuil, 1984.

assisté à une conversation entre sa mère, à laquelle il était toujours collé, et le frère de celle-ci, qui lui annonçait qu'il allait partir à Londres rejoindre le général de Gaulle. Cela avait bouleversé la mère, qui était très attachée à son frère, et qui craignait que cette information ne filtre, quand elle et son mari seraient en « zone occupée », où la famille devait se rendre.

Il ne faut pas plus à la thérapeute pour fabriquer une explication fondée sur de purs jeux de mots.

> « De fait, dit-elle, à partir de cet instant, tout le non-dit de la famille et les préoccupations des parents tournaient, pour l'enfant, autour de ces mots "anglais", "Angleterre" (angle-taire) : danger de mort, si les Allemands qui occupaient deux pièces dans la maison, l'apprenaient et l'enfant les rencontrait souvent » (p. 54).

Et l'auteur insiste, très contente de cette explication, comme un lapin qu'elle aurait tiré du chapeau, commentant que, pour le corps de cet enfant, l'anglais était une source de grandes émotions, à cause du « dire à taire ». On croit rêver.

Une aventure tragi-comique

La pratique interprétative est tellement passée dans les mœurs qu'on l'applique à tout. Cela donne tantôt des effets comiques, à cause du côté outré et ridicule des effets produits, tantôt des effets tragiques, à cause des conséquences pénibles ou dramatiques.

Un exemple de pratique interprétative du premier type nous est donné dans *La vie tragique de Freud* de Raymond de Becker[1]. Il s'agit d'interprétations concernant le cancer de Freud, données par des personnes étrangères.

> « C'est en 1923, dit l'auteur, qu'eut lieu la première des trente-trois opérations que Freud eut à subir de ce fait (de son cancer). Dans un livre intitulé *Freud, sa vie et sa mentalité*, Helen Puner attribua ce cancer au coup reçu par le petit Sigmund à l'âge de deux ans alors qu'il avait glissé de sa chaise en voulant attraper une friandise. Il en était résulté une plaie assez grave pour avoir nécessité un point de suture et laissé une cicatrice.

1. R. de Becker, *La vie tragique de Freud*, Paris, Éd. Planète, 1967.

Contrairement à ce qu'avait pensé Hélen Puner, Ernest Jones put démontrer que le cancer ne s'était pas attaqué à la région de la mâchoire ayant autrefois reçu le coup. Ayant observé Freud en cours d'opération, lorsqu'on lui rasa la barbe, il put voir que la cicatrice se trouvait à la mâchoire inférieure du côté gauche et non à la mâchoire supérieure et au côté droit où l'opération dut se faire » (p. 126).

Plus proches de nous, les psychanalystes se font fort d'interpréter toutes les productions qu'on leur livre, ce qui donne un jeu de société assez drôle. Ainsi, le psychanalyste Gérard Miller se prête à ce jeu, dans les colonnes du *Nouvel Observateur,* dans les années 1990. Diverses personnalités, connues ou inconnues, lui racontent des oublis qu'elles ont commis et il donne les interprétations. Ainsi le journaliste Ivan Levai déclare :

« Dans les parkings d'aéroport, j'ai la hantise d'oublier l'endroit où j'ai garé ma voiture. Le parking d'Orly, notamment, est pour moi une image assez juste de l'enfer. »

Et Gérard Miller explique :

« Ici, ce n'est donc pas l'oubli mais la peur, la "hantise" d'oublier. Et d'être réduit à quoi dès lors ? A un numéro parmi d'autres, à un petit rectangle sous terre, dans ce vaste cimetière que surplombent les oiseaux qui volent ? La voiture oubliée, et que personne ne viendra plus chercher dans les profondeurs de la terre où elle pourrit, à qui est-elle identifiée par le conducteur, sinon à lui-même qui s'en effraie ? » (toujours l'identification d'un objet ou d'autrui à la personne, ce qui ne se justifie en rien).

On pourrait naturellement donner mille interprétations du même type pour le même récit, à partir du moment où on a compris qu'il suffit de procéder à une assimilation fondée sur de simples similitudes. Pourquoi pas, me direz-vous ? Bien sûr, si on veut jouer. Mais qu'on ne prétende pas ainsi expliquer, sans tenir aucun compte de ce qui est réellement vécu par la personne et même des éléments qu'elle vous livre elle-même, par exemple, ici, l'image de l'enfer.

Un autre exemple, comique, est tiré du très bon livre d'Élisabeth Roudinesco, intitulé *Histoire de la psychanalyse en France*[1]. L'auteur, dans le premier volume, analyse, en général d'une manière très fine, le contexte intellectuel et social dans lequel est né le freudisme et parle du conte de Guy de Maupassant intitulé *Le Horla* (1887).

1. E. Roudinesco, *Histoire de la psychanalyse en France*, Paris, Éd. du Seuil, 1986.